

I

Il était presque 21 heures, le soleil se profilait à travers un banc de nuages violets et je m'étais perdu. J'ai enclenché la marche arrière pour sortir d'une allée, puis j'ai roulé pendant un kilomètre jusqu'au poteau indicateur.

Je venais de passer vingt-quatre heures avec un client près de la côte et reprenais la direction de Londres. Mais, à l'évidence, quitter la route principale pour couper à travers la campagne se révélait une mauvaise idée.

La route sinuait à travers les Downs, entre de pâles collines, puis se faisait rectiligne, bordée d'arbres, jusqu'au carrefour. Les inscriptions sur le poteau étaient effacées et, en l'absence de tout écriteau plus récent, je faillis dépasser le chemin qui s'ouvrait sur la droite. C'était une simple voie serrée entre de hautes levées de terre dans lesquelles, telles de vieilles dents, les racines des arbres s'enfonçaient profondément. Je pensais qu'elle finirait par me ramener sur la route A.

La voie se rétrécit. Dans le rétroviseur, je vis le soleil jeter ses derniers feux. Soudain, après un brusque virage, je débouchai sur un sentier assombri par une voûte de branches.

Je ralentis. Ce chemin menait-il à une maison ? Quelqu'un pourrait-il me donner la bonne direction ?

Je sortis. Une vieille pancarte en bois couverte de mousse indiquait LA MAISON BLANCHE. En dessous, une planche qui ne tenait plus que par un clou portait une inscription grossièrement peinte que je parvins à déchiffrer : JARDIN FERMÉ.

Une maison reste une maison, après tout. J'allais forcément y trouver du monde. J'engageai prudemment la voiture le long du sentier. De part et d'autre, la terre montait de plus en plus haut, et les arbres prenaient des proportions gigantesques.

Bientôt, les arbres laissèrent place à une vaste clairière et je m'aperçus qu'il faisait encore jour ; le ciel avait à présent une teinte bleu argent.

La route était sans issue. Devant moi se dressait un portail en bois duquel émergeaient de volumineuses haies de ronces et de mûres.

Un seul bruit m'environnait désormais : le pépielement apaisé des oiseaux. Une grive perchée dans un noisetier lançait sa mélodie aiguë, des merles piaillaient en filant dans le sous-bois... Je sortis de la voiture et, tandis que je me tenais là, les chants s'étiolèrent, laissant peu à peu la place à un silence extraordinaire, une quiétude étrange dans

laquelle j'avais l'impression d'être entré par effraction, comme un intrus, un importun.

J'aurais dû faire demi-tour. J'aurais dû rebrousser chemin jusqu'au poteau indicateur et tenter de retrouver la route principale. Mais je n'en fis rien. Quelque chose me poussait à franchir le portail et à m'engager parmi les broussailles.

Je marchai avec précaution, m'efforçant pour je ne sais quelle raison de faire le moins de bruit possible quand j'écartais les branches basses et les ronces. Le portail se bloqua, entrouvert, penchant sur ses gonds de sorte que je ne pus le pousser davantage. Je me glissai tant bien que mal par l'ouverture.

Partout entre les hêtres, des broussailles, des buissons de rhododendrons, des haies de ronces. Le chemin était recouvert d'herbe et de mousse, mais des pierres, çà et là, se faisaient sentir sous les pieds.

Au bout d'une centaine de mètres, je parvins devant une cabane délabrée qui ressemblait à un vieux kiosque à billets. Le volet était baissé. Le toit n'était plus qu'une charpente de bois pourri. Un lapin à la queue d'un blanc éclatant détala dans la pénombre des buissons.

Je continuai à avancer. Le chemin s'élargit et obliqua vers la droite. La maison apparut enfin.

C'était un bâtiment imposant, de style edwardien, tout en longueur avec une grande véranda. Une volée de marches basses menait à la porte

d'entrée. Je me trouvais au centre de ce qui avait dû jadis être une vaste cour soigneusement entretenue – on distinguait encore de petites étendues gravillonnées entre le chiendent et les touffes d'herbe. À droite de la demeure, une grille en fer forgée était sertie dans un passage voûté à moitié occulté par un rosier églantier. Je regardai tout autour de moi. La voiture produisait un bruit cliquetant à mesure que le moteur refroidissait.

J'aurais dû repartir. Je devais à tout prix rallier Londres et j'étais perdu. À l'évidence, cette bâtisse était inhabitée et probablement à l'abandon. Je n'y trouverais personne pour m'indiquer le bon chemin.

Je montai jusqu'à la grille et jetai un coup d'œil à travers. Je ne vis rien d'autre qu'un fouillis d'arbustes, de buissons, de troncs penchés, et l'esquisse d'un autre chemin disparaissant dans la verdure assombrie.

Je touchai la froide poignée en acier. La soulevai. Poussai. La grille était coincée. J'y calai une épaule et poussai à nouveau : il y eut un faible mouvement et des fragments de rouille tombèrent des gonds. Un nouveau coup, plus marqué, et la grille s'ouvrit lentement, raclant contre le sol en grinçant. Je me faufilai par l'entrebâillement et entrai. Je me trouvais à présent dans un grand jardin en friche, vide et abandonné. Des marches latérales menaient à une terrasse et à la maison proprement dite.

Laissé à l'air libre, aux caprices du climat, au vent, au soleil, aux lapins et aux oiseaux, le bâtiment avait doucement, tristement périclité, les pierres s'étaient fissurées, les chemins s'étaient estompés avant de disparaître, les vitres avaient fini par laisser entrer la pluie et les volatiles qui nichaient dans la toiture. Peu à peu, la maison s'effondrerait sur elle-même. Quel âge avait-elle? Cent ans? Dans un siècle, il n'en resterait plus rien.

Je me retournai. Mes yeux peinaient à percer l'obscurité, à présent. J'ignore à quoi avait pu ressembler ce jardin, aujourd'hui «fermé», mais la nature en avait repris possession. Elle l'avait recouvert sous des nappes de lierre et un réseau serré de plantes grimpantes, étouffé sous les herbes folles, et en avait aspiré toute la lumière et tout l'air de sorte que seuls les végétaux les plus robustes pouvaient y croître, l'envahir et l'occuper.

J'aurais dû partir.

Mais je voulais en savoir plus. Je voulais en voir plus. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, je voulais revenir dans ce lieu en plein jour, tout voir, découvrir ce qui était occulté, révéler ce qui était caché. Découvrir *pourquoi*.

J'aurais pu ne pas y retourner. Selon toute probabilité, lorsque j'aurais retrouvé la route principale – puisque je la retrouverais fatalement –, puis Londres et le confort de mon appartement, la Maison Blanche et ce que j'y avais découvert dans la pénombre de cette fin de journée seraient

passés à l'arrière-plan de mes préoccupations, avant de sombrer dans l'oubli.

Mais soudain, tandis que je me laissais envahir par l'immobilité croissante et le doux crépuscule printanier, un étrange phénomène se produisit. Je me moque bien d'être cru ou pas. Peu importe. Je le sais, c'est tout. Aussi sûrement que je sais qu'hier matin il a plu sur le rebord intérieur de la fenêtre de ma chambre car je l'avais laissée entrouverte; aussi sûrement que je sais que j'ai subi une obturation canalaire jeudi dernier et qu'en me réveillant dans la nuit la douleur était atroce. Je sais que cette chose est advenue comme je sais que je bois du café noir au petit-déjeuner.

Je le sais car, quand je ferme les yeux, je sens cette chose se reproduire, tant le souvenir en est marquant. Et c'est un souvenir physique, éprouvé par mon corps – pas seulement par mon esprit.

Je me trouvais dans le jardin faiblement éclairé d'une lueur verdâtre et, au-dessus de moi, un copeau de lune argenté berçait l'étoile du Berger. Les oiseaux s'étaient tus. Aucune vibration ne troublait plus l'atmosphère.

C'est alors que je sentis une petite main se glisser dans ma main droite, comme si un enfant s'était matérialisé à côté de moi dans l'obscurité pour s'en saisir. Elle était fraîche et ses doigts se replièrent avec confiance dans ma paume. Puis le petit pouce et l'index se serrèrent autour de mon pouce. Par réflexe, je repliai à mon tour mes doigts

dans les siens et nous restâmes ainsi pendant un moment hors du temps, ma main d'homme serrant la toute petite main aussi intimement qu'un père tenant son enfant. Mais je ne suis pas père, et l'enfant était invisible.

J'arrivai finalement à Londres après minuit. Malgré ma fatigue, je ne me mis pas au lit avant d'avoir consulté quelques cartes routières et tenté de retrouver la route que j'avais prise par erreur ou le chemin menant à la maison abandonnée et au jardin. Tout ce que je venais de vivre était encore si clair dans ma mémoire... Mais, faute d'avoir des cartes suffisamment détaillées, mes recherches tournèrent court. Pour localiser une maison en particulier, il m'aurait fallu un plan du cadastre à grande échelle.

Je m'éveillai peu avant le lever du soleil et, tandis que j'émergeais d'un sommeil sans rêves, je me rappelai la sensation de la petite main saisissant la mienne. Mais ce n'était qu'un souvenir : la main n'était plus là comme elle l'avait été – j'en étais à présent certain – dans cet étrange jardin au crépuscule. C'était là toute la différence, et je l'éprouvais à chaque fois que je rêvais de cette scène, comme cela se produisit souvent dans les semaines qui suivirent.

Je suis expert en livres rares et en manuscrits. Pour faire court : je recherche certains volumes bien particuliers à la demande de mes clients, que ce soit dans les salles de vente, par des transactions privées ou en consultant d'autres confrères. Il m'arrive aussi d'acheter dans un but spéculatif, en pensant à un client précis. Je n'ai pas de boutique en tant que telle, je travaille chez moi. Les livres que j'achète, je les garde rarement très longtemps et je n'en ai jamais de grandes quantités à vendre car je suis spécialisé en bibliophilie et négocie des volumes qui valent plusieurs milliers de livres sterling. J'en collectionne par ailleurs, de façon bien plus modeste et quelque peu anarchique, par pur plaisir et intérêt. Mon appartement de Chelsea en est rempli et, à chaque Nouvel An, je prends toujours la résolution de réduire leur nombre par deux – résolution qui, chaque année, se révèle intenable. Si je réussis à donner ou vendre dix livres de ma collection, j'en achète aussitôt vingt autres...

Dans la semaine qui suivit ma découverte de la Maison Blanche, je partis pour New York et pour Los Angeles. Puis ce fut Berlin et Toronto avant de revenir à New York. Je devais satisfaire plusieurs commandes importantes et ce travail me monopolisait entièrement. Pourtant, au beau milieu d'une salle de vente bondée ou avec un client, en avion ou dans un hôtel à l'étranger, mon esprit avait beau être entièrement tourné vers mon travail, une infime part de moi-même se souvenait toujours,

avec vivacité, de la petite main. Ce souvenir était comme une pièce où je pouvais me retirer pour passer un moment dans la journée. Tout cela ne m'inquiétait pas, ne me gênait pas. Au contraire : je trouvais cela curieusement réconfortant.

Je savais que, sitôt terminée cette période de voyages et de travail, je retournerais voir la maison afin de comprendre ce qui m'était arrivé et, si possible, de l'explorer pour en apprendre davantage à son sujet – qui y avait vécu, pourquoi elle était vide. Qui sait ? Peut-être même qu'une fois dans le jardin, immobile, je sentirais une petite main chercher la mienne.

Il y eut un épisode troublant, un jour, lorsque j'achetai un journal dans un kiosque d'aéroport. Il y avait beaucoup de monde et j'étais dans la file d'attente lorsque quelqu'un me bouscula si violemment que je perdis l'équilibre. Tandis que je me relevais, je sentis une main d'enfant serrer la mienne. Quand je baissai le regard, je vis qu'il s'agissait d'une main réelle appartenant à un petit garçon réel qui, pris de panique après avoir lui aussi été bousculé par le même voyageur pressé, s'était agrippé à moi. Quelques secondes avaient suffi pour qu'il s'éloigne et rejoigne sa mère. D'une certaine façon, la sensation de sa main dans la mienne avait été identique à celle que j'avais éprouvée avec l'autre enfant, mais elle était également différente : sa peau était chaude plutôt que fraîche, poisseuse et non soyeuse. Je ne me rappelais pas quand un

enfant m'avait donné la main pour la dernière fois, mais cela devait remonter à plusieurs années. Et, pourtant, j'étais capable de clairement faire la différence entre ces deux sensations.

Le cycle des voyages ne s'interrompit pas avant la mi-juin. En quelques semaines, mon travail avait été très fructueux : j'avais notamment trouvé pour un client du Sussex deux livres rares publiés par les Kelmscott Press ainsi que plusieurs premières éditions de romans de Virginia Woolf comme neufs sous leur jaquette. J'étais très excité par ces trouvailles et impatient de m'en délester pour les lui remettre. Je suis bien assuré, mais aucune somme n'aurait pu compenser la perte de tels trésors.

Je jugeai donc plus sage de me rendre chez lui en voiture.

Avec une arrière-pensée : je me laisserais du temps pour partir à la recherche de la Maison Blanche.

Juin avait-il jamais été aussi resplendissant ? Je n'avais pas pu profiter autant que je l'aurais voulu de la fin du printemps, mais le moment était venu des journées grisantes embaumant les premières floraisons de roses. En route vers la maison de mon client, je traversais une campagne où la fenaison allait bon train et, à mon arrivée, j'admirai un jardin luxuriant et proliférant. Dans les massifs épais, les fleurs écloses attiraient les abeilles, le parfum du chèvrefeuille se mêlait à celui de l'herbe fraîchement tondue.

Mon client me proposa de passer la nuit chez lui et nous dînâmes sur la terrasse, de laquelle on devinait la mer au loin. Sir Edgar Merriman était un vieil homme modeste et incommensurablement riche. Il vouait une passion aux livres et aux instruments scientifiques anciens. Il collectionnait également les boîtes à musique et, lorsqu'il les mettait en marche, l'air du soir tintait de leurs mélodies ensorcelantes.

Nous prolongâmes la soirée dans le jardin. Les volutes bleu-gris du cigare de sir Edgar sinuaient

vers le ciel, tenant à distance les insectes, et l'odeur âcre se mélangeait aux effluves des lys et des giroflées. Son épouse Alice nous tenait compagnie. C'était une petite femme à la chevelure argentée dont la voix douce et la réserve me paraissaient des plus charmantes.

Un domestique vint annoncer un appel téléphonique pour sir Edgar. Je restai avec Alice dans une douce pénombre, tandis que les papillons de nuit voletaient autour de la lampe, et j'eus soudain l'idée de l'interroger à propos de la Maison Blanche. La connaissait-elle? Pouvait-elle m'indiquer le chemin pour m'y rendre?

Elle secoua la tête.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Vous étiez loin d'ici?

— Difficile à dire... J'étais totalement perdu. J'avais dû rouler, je ne sais pas... quarante-cinq minutes. Peut-être un peu plus longtemps. J'avais pris un raccourci que je pensais connaître, alors que non.

— Il y a tellement de routes sans aucun panneau dans la région... Nous connaissons tous notre chemin par cœur, mais, pour les étrangers, c'est un véritable piège! Je crains de ne pas pouvoir vous aider. Mais pourquoi voulez-vous y retourner, monsieur Snow?

J'avais beau connaître Alice et son mari depuis quatre ou cinq ans et avoir déjà passé une ou deux nuits chez eux, ils restaient pour moi sir Edgar

et lady Merriman et je restais pour eux M. Snow — jamais ils ne m'avaient appelé Adam. Cela me plaisait assez.

J'hésitais. Qu'aurais-je pu répondre? Avouer mon attirance pour une maison vide à moitié à l'abandon et un jardin sauvage? Avouer que j'étais comme ensorcelé, au point que je voulais les explorer davantage? Que j'y revenais sans cesse à cause de... mais comment aurais-je pu lui parler de la petite main?

— Oh, vous savez, c'est un de ces vieux endroits qui ont un charme étrange. Et puis je me verrais bien passer mes vieux jours dans un petit coin de campagne...

Elle resta silencieuse. Un instant plus tard, son mari était de retour et la conversation repartait sur les livres et sur les prochains volumes qu'il me demanderait de dénicher. Ses goûts étaient vastes et variés et il me fit quelques suggestions surprenantes. Face à lui, je m'attendais toujours à de nouveaux défis, j'étais sur le qui-vive. C'était un client excitant parce qu'imprévisible.

— Savez-vous, me demanda-t-il en me tendant la carafe de vin, si un autre Premier Folio de Shakespeare sera un jour mis en vente?

Je faillis lâcher mon verre.

*